

Le Canard enchaîné

Le Théâtre

L'Entrée en résistance

(Médecine Dejours)

« **E**T SI nous parvenions peu à peu, dans les souterrains de la pensée à plusieurs, à subvertir chacun le petit bout de monde qui nous entoure ? Chacun le nôtre. Le mien avec les miens. Le tien avec les tiens. Le sien avec les siens ? » Drôle de spectacle, qui se termine sur ces mots d'espoir et d'inventivité.

Un jour, le médecin, psychiatre et psychanalyste Christophe Dejours et son équipe sont appelés dans une forêt des Pyrénées. Un agent forestier vient de s'y suicider après avoir tué son supérieur hiérarchique. Comment ses collègues peuvent-ils reprendre le travail après ça ? Dejours est l'un des meilleurs spécialistes français de la souffrance au travail, à laquelle il a consacré des ouvrages remarquables. Cette pièce est née de ses recherches. Que pouvons-nous apprendre sur nous de ce qui s'est passé à l'ONF, l'Office national des forêts, l'une des entreprises françaises qui a le plus fort taux de suicides ?

Sur scène, deux écrans. Y défilent des images tournées en forêt. Les arbres, leur magie, leurs habitants, leur harmonie, il faut se laisser emporter. Devant ces écrans, Jean-Pierre Bodin, comédien. Il incarne un forestier. Lequel dit son métier,

ses bonheurs, sa fierté : ces arbres, cette forêt publique, son « triage », ce territoire sur lequel il doit veiller sont le produit d'une longue histoire. Son rôle est de les transmettre à ses enfants et petits-enfants : aux générations futures.

Pourquoi tant de souffrance, alors, dans cette profession qui devrait n'apporter que joies profondes, conviction d'être utile à l'homme et au vivant ? A cause de ceux qui décrètent qu'il faut rentabiliser les forêts.

Obéir à la loi du chiffre. « Il faut doubler le cubage ! »

La pièce se construit ainsi : tandis que les images baignent la scène, Jean-Pierre Bodin fait des apparitions en forestier, évoquant ses déchirements et ses colères ; Christophe Dejours intervient pour commenter ses dires en clinicien, en chercheur qui s'interroge à voix haute. Et, à réfléchir avec lui, on se sent devenir plus intelligent, tant il est lumineux, à la fois simple et profond. De

temps à autre passe la violoniste Alexandrine Brisson, dont les notes viennent flotter sur scène... Et peu à peu on comprend où l'on va. Par quels mécanismes la majorité des forestiers accepte de se plier aux oukazes absurdes des chefs, accepte de trahir la forêt, de trahir les règles du métier, de trahir leurs subordonnés et leurs collègues, et, en fin de compte, de se trahir eux-mêmes. Et nous ne faisons guère mieux qu'eux...

« Nous avons bel et bien perdu la bataille, dit Dejours. Le néolibéralisme nous a défaits et a embarqué à son service la majorité de nos proches, de nos concitoyens, de nos contemporains. » C'est seulement, ajoute-t-il, à partir du moment où l'on reconnaît cette défaite qu'il devient possible d'entrouvrir une fenêtre.

Dans le monde du travail (notamment dans celui de la santé et de l'éducation), Dejours dit avoir découvert des enclaves de résistance. Des microcollectifs prudents et discrets où les gens s'organisent, tiennent bon face au monde du chiffre et de la compétitivité à tout prix. Des gens debout. Comme des arbres.

Jean-Luc Porquet

● Au théâtre La Reine blanche, à Paris.